

Chapitre 1

Quel démon m'a poussé samedi dernier à compulsiver le classeur dédié au courrier que je garde dans un tiroir secret, je me le demande. Toujours est-il que je suis tombé sur une enveloppe écrite de ma main et parée d'une vignette à liseré jaune de la Poste où le crayonnage de la case *Destinataire inconnu à l'adresse* a suscité une nouvelle fois mon indignation.

Avant d'expédier ce pli à Jean-Marie R., il y a près de trois ans, je m'étais pourtant assuré qu'il n'avait pas changé de lieu de résidence. Avoir inscrit au dos de l'enveloppe mon nom, Benjamin C., et mes coordonnées s'était donc avéré judicieux. Mais pourquoi, m'étais-je demandé, le préposé de la Poste n'a-t-il pas coché la mention Pli refusé par le destinataire ? Aurait-il cédé à une requête de mon camarade désireux d'adoucir l'offense ? Ou bien, avais-je envisagé, Jean-Marie R. aurait-il volontairement expédié un courrier à une adresse fictive en vue de se procurer une telle vignette et de la coller sur l'enveloppe que je lui avais destinée ?

Cet été-là, j'avais noirci une immense carte postale de lignes aimables signifiant à l'ami perdu de vue que j'ap-

précierais de recevoir des nouvelles ; je l'avais glissée dans une enveloppe affranchie au tarif de la rapidité et aussitôt postée. Les circonstances qui avaient inspiré cette attention ? Sur le Progrès de Lyon de ce 4 août ensoleillé, j'avais repéré que le saint du jour était Jean-Marie Vianney ; cela avait suffi à ce que je rompe le silence que Jean-Marie R. avait instauré entre nous.

Ladite vignette sous les yeux, je me remémore les prémices du lien que Jean-Marie R. avait initié. Il lui avait fallu une sérieuse dose de constance car, durant le premier semestre d'études, je m'étais montré circonspect. Ensuite, peu à peu subjugué par le foisonnement de sa culture et la ferveur avec laquelle il donnait l'impression de vivre sa spiritualité, considérant qu'une belle amitié pourrait s'affermir entre nous, je m'étais laissé embarquer.

C'est à l'automne 1979, le jour de la rentrée, que nous faisons connaissance. À vingt ans. Dans le grand hall de la nouvelle École Centrale inaugurée à Châtenay-Malabry dix années auparavant par le président de la République, Georges Pompidou, le hasard nous arrête au même instant devant le vaste panneau de béton sur lequel est gravée en caractères de couleurs pastel une mise en garde de Gargantua à son fils Pantagruel : Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. Une inscription que nous n'avions pas eu la tête à repérer au printemps lors des épreuves du concours ; pas plus que nous n'avions remarqué à l'entrée du campus l'œuvre en profilés d'inox du sculpteur Chamayou baptisée « La Pensée créatrice ».

Derrière des lunettes à monture fine qui donnent à Jean-Marie R. un air de séminariste, le regard bleu traduit une solide confiance en soi, une assurance qui laisse soup-

gonner un sentiment de supériorité. Quant à son accoutrement, il me frappe par une absence totale de fantaisie ; je crois que ma grand-mère aurait dit de lui qu'il était fagoté comme l'as de pique.

Nous nous présentons l'un à l'autre et échangeons nos impressions, pas encore tout à fait conscients de la chance de faire partie des privilégiés dont les noms rejoindraient dans l'annuaire des anciens élèves ceux des célèbres bâtisseurs, entrepreneurs et économistes de notoriété mondiale qui ont contribué au prestige de l'École : les Eiffel, Michelin, Bouygues, Fourastié...

Ce matin-là, Jean-Marie R. se projette en puissant capitaine d'industrie ; j'ai pour objectif de faire de grandes choses, m'avise-t-il d'entrée de jeu. Mon p'tit vieux, m'entreprend-il, connais-tu le mot d'esprit prêté à un des innumérables Rothschild nés sous une bonne étoile ? Sans attendre la réponse, il reconstitue l'anecdote dans son contexte. L'année de mes dix-huit ans, aurait raconté le prodige, ayant négligé les bons offices de mon réveil, je fonce jusqu'à la gare et fais l'impasse sur l'achat du billet ; arrivé sur le quai alors que le convoi s'ébranle, j'emprunte la portière la plus accessible et choisis un compartiment. Calé sur le siège, je me félicite du confort ; pas surprenant, je suis en première classe ! Je décide illico que ce sera ma façon de traverser l'existence. Eh bien, m'annonce Jean-Marie R. d'un air radieux, figure-toi que j'ai la même ambition que ce zigou devenu un génie de la finance, je jouerai dans la cour des grands.

Pas possible de réprimer une mimique de surprise. Jean-Marie R. la perçoit et me déclare que son rang d'admission l'autorise à faire un pari semblable à celui du futur

grand bonhomme qui, selon la légende, avait failli louper son train.

Quel rang ? m'estimé-je contraint de lui demander. Septième, m'envoie-t-il. Bravo ! le congratulé-je, tandis que, pour ma part, je n'avais encore jamais songé à un dessein particulier ; ému par la perspective de passer trois années en ces lieux, je nourrissais l'unique espoir qu'aucun écueil — problème familial, maladie ou accident — ne compromette la conquête du diplôme.

Nous entreprenons le tour du campus. Dans le bâtiment des études, nous accédons aux amphis en sous-sol, arpentons les couloirs des trois étages de salles de classe, traversons la cour carrée dont j'apprendrai plus tard qu'elle est le meilleur endroit pour, dirions-nous, choper la crève. Nous allons vers les laboratoires, le gymnase, le restaurant, le foyer des élèves et repérons la résidence où nous emménagerons. Durant la déambulation, nous évoquons la perspective d'explorer de nouvelles disciplines, scientifiques ou autres, avec un mental qui ne sera pas hanté par l'appréhension des concours éprouvée durant les années de prépa. Pour les anxieux dont je suis du nombre, une véritable psychose car il y a une part de loterie dans ce système de sélection où une mauvaise forme physique un jour d'épreuves suffit pour ralentir le mécanisme des résolutions de problèmes rodé par des centaines d'exercices et ainsi nous faire rater la marche de l'admission.

La vision de ce théâtre encore neuf et qui nous paraît grandiose exclut d'imaginer que, quarante années plus tard, le rideau tomberait sur la scène de nos apprentissages et que l'École occuperait un troisième emplacement après que ces

lieux sacrés où nous aurons laissé une partie de nos âmes eurent été rasés au bénéfice d'une opération immobilière.

Quelle gabegie et quel sacrilège ! ai-je lancé à Matthieu, l'excellent camarade qui m'a annoncé la rumeur peu avant que la revue de notre communauté confirme le bouclage du projet. Ce fut une secousse que je n'ai pas été le seul, loin de là, à vivre comme une sorte de castration. Est-ce réaliste d'espérer, m'inquiété-je face à l'enveloppe souillée par la vignette de la Poste, que ne se greffe pas sur les décombres à venir le naufrage irrémédiable d'une amitié qui y avait vu le jour ?

Le lendemain de notre arrivée à Châtenay-Malabry, nous repérons la station du bus qui conduit à la gare du RER sur la ligne qui nous mènera à la capitale, aux salles Art et Essai du quartier latin et à leurs films-cultes, à moult musées et à tout autre divertissement qui nous soustraira à l'atmosphère confinée de la ruche. J'utilise délibérément cette image parce que l'abeille est un symbole cher aux Centraliens.

À propos de musées, la première exposition à laquelle Jean-Marie R. et moi nous rendons se tient au Centre national d'art et de culture ; intitulée Kermesse héroïque, elle porte la signature de Salvador Dali. L'audace de l'artiste déconcerte plus d'un visiteur ; comment, en effet, ne pas être ébahi à la vue des saucisses en matière synthétique de trois ou quatre mètres de long suspendues en nombre au plafond du hall d'entrée ?

C'est loin d'être la première extravagance de Dali ! Invité à donner une conférence à l'École Polytechnique, il s'était présenté rue de la Montagne-Sainte-Geneviève dans une pimpante limousine emplies de choux-fleurs disposés de

sorte que seul son visage émergeait d'une écume blanchâtre. Après que le chauffeur en livrée lui eut ouvert la portière, une partie du chargement s'était répandue sur les pavés de la cour d'honneur ; puis, très solennel, la personnalité du jour avait déployé sa carcasse, déclenchant la suite de l'avalanche devant un détachement d'élèves au garde-à-vous abasourdis par le spectacle.

Nous pénétrons dans la salle où les regards sont fixés sur une terrasse de café occupée de personnages factices assis sur des chaises de rotin autour de tables encombrées de verres, tasses et soucoupes, morceaux de sucre à moitié démaillotés, cendriers débordant de mégots, pièces de monnaie éparpillées. Très banal en somme sauf que, au lieu d'être posé sur le sol, le tout est renversé et collé au plafond... Dans le hall suivant, une Traction Avant Citroën authentique, suspendue à une poutre par un filin d'acier au-dessus du lobe d'une cuiller de quelque cinq ou six mètres de long surplombe une piscine à débordement. À en juger par ses yeux exorbités qui rappellent, dans Le jour le plus long, ceux du soldat américain accroché par les suspentes du parachute à un arc-boutant de l'église de Sainte-Mère-Église, la voiture semble désesparée... Dans les autres salles, impossible d'échapper à la vision des multiples représentations de montres et de pendules molles disposées sur des consoles ou accrochées aux murs !

Les coups de griffe de contempteurs désenchantés abondent. Dali se fiche du monde, entend-on ici ou là, ce zigoto provoque le public. Il eût été mieux inspiré, soupire un visiteur, de se cantonner à la peinture, son domaine de prédilection ! De rares propos neutres ou d'une bienveillance modérée se font entendre : nos réserves vis-à-vis de

ces créations, reconnaît à proximité de nous une maman conciliante au bras de sa fille, étudiante probablement, n'établissent pas leur débilite ; nombre d'artistes parmi les plus courus de nos jours, rappelle-t-elle, ont été ignorés de leur vivant. Tu as raison, soutient son époux, n'oublions pas qu'au tout début du siècle des peintres géniaux ont été tournés en dérision et de quelle manière ! Conduits par Matisse, poursuit-il, ils ont fait miroiter sans mesure les feux de l'été méditerranéen, ce qui a fait s'exclamer un critique d'art en ces termes : « Donatello parmi les fauves ! » Dois-je retenir, demande la jeune fille à son père, que le terme de fauvisme est né de ce trait d'esprit ? Tout à fait, mademoiselle ! se permet de certifier Jean-Marie R. auquel personne n'avait rien demandé.

Seule manifestation audible de thuriféraire : en se poussant du col, un bobo m'as-tu-vu d'un âge incertain souligne un peu haut l'apport des créateurs qui, je cite, s'accordent la liberté de donner des coups de pied dans la fourmilière des conformismes. La sentence n'échappe pas aux oreilles de Jean-Marie R. : Plus con que moi, tu meurs ! susurre-t-il en s'arrangeant pour que je sois le seul à capter la pertinence du verdict.

J'avoue à mon camarade ne pas goûter le spectacle de Dali ; à titre d'excuse, je suppose devant lui que les approches rigoureuses enseignées en prépa ont rendu mon esprit imperméable aux messages délivrés par cette forme de bravade.

En réponse, Jean-Marie R. me suggère d'imaginer la réaction de Dali si on ouvrait devant lui un polycop de calcul différentiel ou de thermodynamique : crois-tu qu'il émettrait une quelconque réserve ? me défie-t-il. Moi, je ne

le pense pas ! Tout au plus, il mentionnerait par un geste de recul que ce n'est pas sa tasse de thé. Au même titre que les scientifiques, m'assène mon condisciple sur un ton magistral, les artistes disposent de leur propre langage ; puis-je te recommander, ajoute-t-il, de t'intéresser à la sémiotique, l'étude des pratiques signifiantes susceptibles d'ébranler notre sensibilité ?

Quel cuistre ! me dis-je en moi-même. J'ai envie de lui envoyer à la figure, cher maître, s'il vous reste un peu d'oxygène, redites-moi ça, je prendrai des notes ! Cependant, je me pince les lèvres ; loin de me montrer corrosif, je rétorque que cette forme d'art me laisse comme deux ronds de flan ; au mieux, risqué-je, j'y verrais des signes de dégénérescence.

Jean-Marie R. réplique que je ne crois pas si bien dire, sauf qu'il ne s'agit pas du déclin de l'art, mais du déclin que l'art exprime ; à l'évidence, il se prépare à un *laïus* de haute volée.

Les saucisses à l'entrée, m'explique-t-il en remontant ses lunettes, le bistrot ensuite figurent la société de consommation... On va au troquet pour consommer, tu me suis ? Laquelle société, exécrée par Dalí, constitue à ses yeux un monde à l'envers, d'où le collage au plafond. Pour ce qui est du tableau de la Traction Avant accrochée au-dessus de la cuiller et de la piscine, claironne-t-il dans l'espoir, supposé-je, d'élargir son auditoire, que pourrait-il traduire d'autre que ceci : le règne de l'automobile ne tient plus qu'à un fil ; à brève échéance, il tombera à l'eau et on le ramassera à la petite cuiller ? Crois-moi, précise-t-il, prémonition ou simple souhait de Dalí, c'est la seule lecture plausible !

À peine ai-je le temps de dire oui, pourquoi pas, il enchaîne : selon toi, m'interroge-t-il avec le regard sourcilieux

d'un hussard noir de la IIIe République s'adressant au plus ignare de la classe, quelle signification ont les dessins de montres molles disséminés un peu partout dans les salles ? Je susurre que je n'en ai pas la moindre idée ; alors, il se lâche : ils dévoilent, m'assure-t-il, l'angoisse d'impuissance du virtuose. Toi, se gausse-t-il, tu ne la montres pas molle à ta princesse ! Bien sûr, à vingt ans, j'avais entrevu l'explication ; mais j'avais été incapable de la délivrer de vive voix.

Plusieurs décennies après l'anecdote que je viens de rapporter, je pense souvent à ce camarade talentueux qui m'était devenu proche et dont, grâce à Salvador Dali, j'avais cru percevoir la facilité avec laquelle il se mouvait dans l'univers des symboles, un don que les dieux ne m'avaient pas accordé. Il m'apprendrait avoir dévoré *La peste* à seize ans et saisi que, si l'ouvrage pouvait se lire au premier degré, une chronique sur une épidémie survenue à Oran, l'intention du futur prix Nobel avait été de construire une allégorie de la peste brune. Quand tu plonges dans le récit, m'avait-il ouvert les yeux, c'est fastoche de voir que les formations sanitaires figurent les réseaux de Résistants et de discerner dans le sinistre Cottard l'archétype de ceux qui, grâce au marché noir, ont fait leur beurre sous l'Occupation. Évidences qui, à la lecture au même âge, ne m'avaient pas effleuré l'esprit. Aveuglé par l'apparente lucidité de mon camarade, pas une seconde je n'avais fait l'hypothèse que la clé lui avait été soufflée par son professeur de français. Longtemps après, me souvenant de notre visite au Centre Pompidou, je me suis dit que, pour m'éblouir, Jean-Marie R. avait dû lire l'analyse d'un critique d'art avant de m'emmener à la rencontre des œuvres surréalistes de Salvador Dali.

Durant nos premiers mois à l'École, Jean-Marie R. prend un malin plaisir à sonder mes connaissances dans les matières où il excelle. Pour ce qui est du septième art, un samedi où nous allons au Champo, il se montre désagréable à l'extrême. T'es-tu demandé une seule fois, me sort-il sur un ton altier, combien de spectateurs cesseraient d'être végétariens s'ils assistaient à la projection de *Drôle de drame* ou de *Quai des brumes*... Pardon ! m'étonné-je en toute innocence. Je voulais savoir, me balance-t-il sur un coup de menton, si tu avais entendu parler de Marcel Carné ! Les enfants du paradis, tu percutes ? Voilà une illustration du penchant de Jean-Marie R. pour les jeux de mot à trois sous dont il se prétend l'auteur et qu'il s'évertue à faire passer pour des saillies géniales.

Deux ou trois semaines après notre intégration à l'École, la couleur est annoncée : si je ne prends pas garde, je me trainerai à la remorque de ce garçon un brin condescendant. Ses connaissances ne cesseront pas de me surprendre, il se délectera de mon ravissement et se complaira à me tenir la dragée haute. Certes, sa fréquentation m'offrira la possibilité de découvrir des horizons dont mon milieu m'a tenu éloigné ; cependant, pas question de me laisser vassaliser !

Devant la fichue enveloppe et l'infâme vignette à liseré jaune, mes pensées retracent le cheminement d'une amitié qui avait mis du temps à s'instaurer, m'avait beaucoup apporté, avait vacillé pour s'éteindre sans qu'il n'y ait jamais eu d'hostilité déclarée. Rien d'autre que, de façon ponctuelle, des attitudes étranges ou des remarques peu amènes dans lesquelles je m'étais évertué à ne voir que de simples maladresses mais qui, cela m'est apparu plus tard, auraient pu être interprétées comme autant de cartons jaunes destinés à m'avertir de l'éventualité d'une prise de distance.